

mencement de son discours se demande quand un collège remplit ses devoirs envers la société, et il répond immédiatement que l'enseignement sans religion est la pire nourriture qu'on puisse offrir à un pays.

M. Gladstone craint beaucoup que ça ne soit le cas pour l'Angleterre. Il déplore en termes éloquentes le scepticisme immoral qui a envahi presque toutes les classes de la société et qui est de nature à conduire à tous les excès. Nous ne sommes plus religieux comme autrefois, nous avons perdu notre manière de vivre jadis si simple et si frugale, et à quoi cela est-il dû? Evidemment à la mauvaise direction de l'éducation. L'incrédulité nous déborde, la soif des jouissances matérielles nous envahit et la peste corrosive de la paresse, conséquence de tout cela, prépare à l'Angleterre, si elle n'y remédie promptement, des malheurs incalculables. Instruisons-nous tant que nous pourrons, mais soyons un peuple religieux et nous serons un peuple fort.

Malheureusement la nation ne s'occupe qu'à faire de l'argent et à jouir, et c'est là le malheur. Amassons de l'argent, soit; augmentons notre bien-être, soit encore; mais ne négligeons pas la culture de notre esprit et de notre cœur; sans un agencement bien ordonné entre ces deux choses, pas de salut possible, toute société court à sa perte. "Pour vous," dit-il, en terminant, "jeunes élèves qui m'écoutez, sachez que jusqu'au tombeau, vous avez à soutenir un combat de vie et de mort contre le doute. Mais soyez fermes et vigilants et vous remporterez la victoire." Belles paroles, n'est-ce pas, et que l'on croirait tombées de la bouche d'un prêtre catholique. Il y a encore de belles choses dans ce discours, entr'autres un éloge du Moyen-Age où, dit-il, on était plus instruits et meilleurs, avec beaucoup moins de prétentions, et où la manière de vivre et de se conduire était admirable. M. Gladstone stigmatise aussi en termes énergiques le livre du Dr. Strauss—ce livre est, comme celui de Renan, la négation de la divinité de Jésus-Christ—cet ouvrage, dit-il, qui ne nous fait marcher que dans les champs dévastés du doute, etc.

Il va sans dire, que pour nous, catholiques, tout, dans ce discours, n'est pas d'une rigoureuse orthodoxie, bien au contraire; il y a par exemple, un éloge de la libre-pensée et du protestantisme que nous sommes heureux, avec Rome, de réprouver entièrement. Il est vrai qu'un orateur protestant ne pouvait parler autrement que ne l'a fait M. Gladstone. Mais ce monsieur n'en a pas moins proclamé cette grande vérité: que sans la pratique du christianisme, les peuples tombent dans les plus grands écarts et qu'une nation sans autel est une nation perdue.

J. A. CHAMPAGNE.

## UN DOUBLE RÊVE.

### 5<sup>ME</sup> ARTICLE.

En Canada, je voyais de rares travailleurs, le fusil d'une main, la pioche de l'autre, s'aventurer dans les champs autour des villes et là se protégeant les uns les autres, vaquer aux travaux d'ensemencement ou de la récolte. La colonie épuisée, assaillie par les attaques répétées des Indiens et des colons anglais, traversait de bien mauvais jours, lorsque le fondateur du Séminaire de Montréal, M. De Queyus, accompagné de plusieurs Sulpiciens débarquant à Québec ranime l'espoir de chacun.

Un immense concours de peuple, des rues entières aux maisons tendues de draperies funèbres, une escorte sans fin composée de tous les corps de l'état, des régiments nombreux, fantassins, cavaliers, les corporations avec leurs bannières, une foule recueillie, tous portant des emblèmes de deuil, défile silencieusement devant moi, à travers les rues de Londres et se dirige vers l'abbaye de Westminster, où l'on dépose en grande pompe, un cercueil dans la chapelle d'Henri VII, m'annoncent les funérailles du Protecteur, Olivier Cromwell. La révolution d'Angleterre, sous le despotisme de son chef, et au milieu d'une paix intérieure apparente, usant au pouvoir tous les partis, n'avait pu rien établir. Clarendon, Colepepper, lord Capell, lord Falkland, monarchistes, mais partisans d'une sage réforme, avaient échoué. Hampden, Holli, chefs du parti de la réforme politique, étaient demeurés impuissants. Ceux désireux d'un changement social, presbytériens, politiques et républicains, Ludlow, Harrington, Milton, Ireton, Cromwell, Lambert, partisans de l'égalité et du suffrage universel, avait encore moins réussi que leurs adversaires.

Aussi, l'événement de la rentrée de Charles II, ramené par le général Monk, l'ex-commandant des troupes parlementaires, fut-il accueilli par une population enthousiaste. Londres fut en liesse, et c'est à peine si l'on se souvient que Richard Cromwell, le fils du Protecteur et son successeur, venait d'abdiquer à la nouvelle de l'approche de Charles II.

Cette restauration des Stuarts coïncidait en 1659, avec l'entrevue célèbre qui eut lieu entre Mazarin, ministre de Louis XIV et Louis de Haro, ambassadeur de Philippe IV d'Espagne, sur une petite île de la Bidassoa, l'île des Faisans, je vis se signer les clauses de la Paix des Pyrénées, laquelle, outre le mariage de Louis XIV qu'elle arrêta avec l'Infante Marie Thérèse, union que Racine célébra par une ode, sa première pièce de poésie, *La Nymphe de la Seine*, agrandissait le royaume de deux provinces, l'Artois, le Roussillon, et donnait à la France plusieurs places importantes sur la frontière des Pays-Bas.

La même année, des salves d'artillerie réveillaient un matin les habitants de Québec, et les embarcations de navires arrivés

dans la nuit, mettaient à terre un prélat, Mgr. Laval, un gouverneur, M. d'Argenson, plus quatre cents soldats, secours inattendu, mais vivement apprécié.

Tandis que Charles II effectuait une entrée brillante à Londres, où avait lieu son couronnement; que Mazarin espérait, que Colbert remplaçait Fouquet, que Pellisson, Lafontaine, Mme de Sévigné intercédèrent éloquemment en faveur du ministre disgracié, les invasions, les attaques indiennes se multipliaient dans la colonie. Les habitants de Québec, des Trois-Rivières, de Montréal n'osaient s'éloigner des habitations.

Un épisode héroïque me signala cette époque troublée. C'était sur le haut de la rivière Ottawa, dans un fort, construit de pieux entrelacés. Là, dix-huit colons, sous le commandement du capitaine Dollard, résistèrent durant huit jours à un parti d'Iroquois qui avaient conçu le projet d'envahir le Canada. Après avoir vu tomber tous ses compagnons, le capitaine Dollard, couvert de blessures se défendit seul durant quelques heures encore, puis tomba criblé de flèches. Les Indiens étonnés de tant de courage, et craignant d'avoir à combattre d'aussi redoutables ennemis, renoncèrent à leur projet d'invasion. C'est ainsi que la défense de Dollard et de ses compagnons sauva la colonie, alors très-affaiblie et fort découragée.

En ce temps-là, 1680, Charles II. reprenait les malheureux errements de la politique de son père, et les conflits continuaient entre l'autorité royale d'une part, et le Parlement de l'autre. La société Royale de Londres se fondait; Locke publiait les principes d'une philosophie sensualiste; Burnet faisait paraître l'*Histoire de la rébellion*; Leibnitz, en Allemagne, mettait au jour son fameux système des *Monad's*, expliquant la psychologie par l'harmonie pré-établie; et Wollaston, le moraliste, écrivait le *Tableau de la Religion Naturelle*.

En France, Louis XIV commençait la construction de ce magnifique palais de Versailles, qui devait coûter plus d'un milliard; Molière donnait sa première pièce, *L'École des Maris*; Girardon sculptait *Apollon chez Thélus*; *Pluton enlevant Proserpine*; Boileau éditait ses *Satires*; Colbert, réorganisait les finances, la marine et l'administration coloniale; Mlle De La Vallière devenait puissante, et Condé, Montausier, Ménage, Chapelain, Boileau, Bachaumont, Sir Calprenède, l'abbé Cotin, la duchesse De Longueville, la marquise De Lafayette, Mme De Sévigné, Mme Deshoulières: prince du sang, précepteur du Dauphin, poètes, écrivains, grands seigneurs, tout ce monde aimable et charmant, arbitre du goût et de l'élégance, rendait ses arrêts à l'*Hôtel de Rambouillet*, alors dans tout l'éclat de la faveur et de la vogue.

Un jour de l'année 1662, un navire jeta l'ancre dans le port de Québec et un nouveau gouverneur, M. D'Avangour vint remplacer M. D'Argenson. Les difficultés entre les autorités religieuses et civiles étaient les causes de ces fréquents changements de gouverneur. Ces derniers appuyaient la puissante Compagnie des Cent Associés qui vendait des spiritueux aux Indiens pour mieux favoriser son commerce, pendant que les missionnaires protestaient contre cette tolérance coupable. Telle fut l'origine et la nature de ces dissentiments, dont la durée et l'aigreur compromirent la marche et les progrès de la Nouvelle-France.

Au milieu d'un campement indien qu'un tableau me représentait, j'aperçus mêlés aux guerriers de la tribu, accroupis près des feux, des hommes bizarrement vêtus, mais, qu'à leurs traits, on reconnaissait pour des européens. C'étaient des *Coueurs des bois*: sortes de colons réfractaires qui, tentés par le charme de la vie insoucieuse et libre, avaient échangé les mœurs régulières de la civilisation contre l'existence aventureuse du sauvagement.

Il paraît qu'à l'époque dont il s'agit en 1662, sur les 2500 habitants que possédait alors le Canada, on comptait jusqu'à 800 de ces déserteurs; tous robustes, agiles et courageux, ils s'occupaient du commerce des pelleteries qu'ils allaient vendre de préférence aux comptoirs anglais.

Dans une des salles de ces splendides galeries de Versailles, trois personnages sont réunis: Colbert, Mgr. de Laval et M. D'Avangour. Le grand ministre écoute attentivement l'exposé de l'état de la colonie, puis congédie les visiteurs, après leur avoir promis un changement radical.

En effet, M. De Messy arriva à Québec en qualité de gouverneur militaire; la Compagnie des Cent Associés est dissoute, celle des Indes Occidentales formée, et un *Conseil Souverain*, composé du gouverneur, du supérieur ecclésiastique, de l'intendant, des principaux officiers et de quelques notables du pays, gouvernera désormais la colonie, à laquelle les nouveaux arrivants apportent avec la nouvelle constitution: une centaine de familles, des animaux et des grains de semence.

Presque en face du Collège des Jésuites, s'élève, en 1663, un autre établissement, le séminaire de Québec. Des crieurs publics parcourent les rues lisant à haute voix l'édit royal qui déclare: désormais la *Coutume de Paris*, base de la législation civile et criminelle.

Bien que M. De Messy, rappelé, retournât en France sur le même navire qui l'avait amené, une nouvelle ère venait de s'ouvrir pour la colonie; la Nouvelle-France entrait dans une nouvelle phase. Ainsi, à la volonté d'un gouverneur, à une autorité arbitraire, succède un premier constituant; aux attributions définies, aux règlements locaux, aux ordonnances transitoires, une législation fixe. Des troupes régulières cantonnées dans le pays occupent les forts et garnissent dans les villes. La Compagnie des Cent Associés dissoute, ouvre aux colons une source de profits jusqu'alors fermée à leur activité. Et Colbert

dont la ferme intelligence comprit le premier, en France, l'importance des colonies pour le prospérité du commerce et de l'industrie de la métropole, choisit pour le Canada les chefs d'une administration sous laquelle le pays atteindra en population, en étendue territoriale, et en ressources le plus haut degré de prospérité et de richesse.

Tel était, au commencement de l'année 1665, ajouta la voix, l'état de la Nouvelle-France.

GUERIN-DUPRÉ.

## AGRICULTURE.

### CAUSERIES.

(Suite.)

*Le temps, c'est de l'argent*, dit un proverbe. Il suit de cette vérité que plus un cultivateur perd de temps, moins il s'enrichit. Il ne faut cependant pas considérer comme perdu le temps consacré au repos nécessaire; car on se repose pour travailler, de même que l'on travaille pour se reposer. Et en outre il n'y a pas que le travail des bras qui profite au cultivateur intelligent; les heures qu'il consacre à s'instruire lui valent autant et souvent plus d'argent que celles qu'il passe à travailler péniblement.

En hiver, lorsque le soleil se couche à 4½ heures, il reste chaque soir quatre à cinq heures d'un temps précieux que les cultivateurs canadiens, en général, n'utilisent malheureusement pas assez. Les clubs agricoles, qui pourraient faire tant de bien, n'ont encore pris qu'un développement très-limité au sein de nos campagnes. Les voisins se réunissent, il est vrai, pour faire la veillée ensemble; mais c'est une exception quand on parle d'agriculture. On fera plutôt de la politique, on dénigrera celui-ci, celui-là, on s'irriciera, on se formera une foule d'idées et d'opinions fausses au milieu de discussions passionnées et parfois ridicules. Que de temps épargné, et par conséquent d'argent sauvé, si les cultivateurs passaient leurs soirées au foyer domestique occupés à lire et à entendre lire un journal utile ou un livre d'agriculture! Que de haines, de divisions évitées si les sujets agricoles absorbaient toutes les discussions dans les réunions de voisins.

Le capitaine B. et son entourage offrent, sous ce rapport, un bel exemple. Là point d'inimitié, point de chicane, mais entente et harmonie parfaite. Aussi, à la seconde veillée, comme à la première, je vis qu'il était d'usage d'amener l'agriculture sur le tapis le plus tôt possible.

Une fois la conversation engagée, Jacques, qui avait gardé le silence le soir précédent, hasarda la remarque suivante:

Comme l'a dit le capitaine avec raison, je suis encore l'ancienne culture et je persiste à ne pas cultiver dans les livres. Je trouve cependant quelque chose de beau dans les plans et les systèmes de mes voisins, je respecte leurs opinions; mais je tiens, et je tiendrai toujours, je pense, à l'idée que le cultivateur canadien n'a rien de mieux à faire, pour le moment, que de pratiquer la plus grande économie, de vivre sans luxe, d'acheter le moins possible chez le marchand et de tâcher de vivre et de se vêtir entièrement des produits de sa ferme; car à quoi sert de faire pousser tant de grain, d'avoir tant de produits lorsqu'on est forcé de les vendre à vil prix.

Il est vrai, reprit le capitaine, que le grain ne se vend pas au gré de nos désirs. Mais si on est forcé de vendre l'orge pour 40cts, le minot et l'avoine pour 25cts., c'est une raison de plus pour modifier notre culture de manière à semer moins de grain et à faire en sorte que le peu qu'on récolte soit de bonne qualité et coûte le moins possible. Si Léon ensemence en avoine deux arpents de terre reposée et engraisée et qu'il récolte disons 60 minots de belle avoine ayant la pesanteur et les qualités voulues, et que vous, Jacques, vous ensemenciez, avec la même espèce de grain, quatre arpents de terre épuisée pour ne récolter que 60 minots d'avoine pauvre et légère, il est évident que Léon se trouvera mieux payé que vous. Nous avons dû certainement ruiner la réputation de nos grains sur les marchés par la mauvaise qualité de ceux que nous avons exportés ces années dernières. Grâce à l'ambition des commerçants, le bon grain était acheté comme le mauvais, le cultivateur soigneux et honnête n'était pas mieux apprécié que le négligent: on visait partout à la quantité plutôt qu'à la qualité. De là la fièvre de semer beaucoup de grain s'est emparée plus que jamais de nos cultivateurs; on a continué avec une ardeur nouvelle à épuiser le sol, sans s'occuper si cet état de chose pouvait durer: on voit aujourd'hui les résultats de cet égarement dans les murmures et les accents de découragement qu'on entend partout.

Autrefois nous allions porter nos grains sur un marché assez éloigné et nous le vendions pour des prix encore moindres que ceux qu'on nous donne aujourd'hui. Je me rappelle avoir pendant plusieurs années vendu mon orge aux brasseries de Montréal pour 25 cts. le minot, et j'étais obligé de la transporter en voiture, les chemins de fer étant alors inconnus dans le pays. J'ai souvent vendu et transporté de même à Montréal de l'avoine pour 15 à 20 sols le minot. Cependant c'était l'âge d'or des cultivateurs canadiens: ceux qui voulaient se donner de la peine augmentaient alors leur fortune comme ils pourraient le faire aujourd'hui. Mais, me direz-vous, la terre était bonne dans ce temps-là, et on avait la main-d'œuvre à bon marché.

C'est précisément parce que la terre est appauvrie qu'il faut discontinuer de l'épuiser par une culture routinière. Ce n'est pas